

on avait encore retrouvé les débris des antiques carrosses des seigneurs d'autrefois. Sur les murailles, revêtues maintenant de dorures, de glaces et de tapisseries, étaient suspendues les figures hautaines et nobles des chevaliers et des magistrats de la famille de Kermador. Dans la chapelle, se voyaient encore les prie-Dieu de chêne sculpté où ils s'étaient agenouillés. Un parfum de grandeur et d'antiquité transpirait à travers le luxe moderne dont Mme Olga avait surchargé les vieilles murailles.

Ce qu'on n'avait pu rajeunir était resté beau. Je veux parler des arbres. Leur puissante ramure s'étendait avec majesté sur les prairies, au bord des chemins, et jusque sur le bord même de l'Océan. Les vents de tempêtes les avaient contournés et penchés de l'ouest à l'est, comme pour les contraindre à saluer le soleil levant; mais les fureurs de la vague n'avaient rien pu contre leurs puissantes racines. Elles embrassaient les rochers dans une étreinte invincible, contre laquelle le flot mourait impuissant, et il semblait que ces géants, dont la cime verte berçait, dans une douce ondulation, le nid des petits oiseaux, ne pussent être dérangés dans leur fière attitude que par les plus violents cataclysmes de la nature. On s'effrayait à la pensée qu'ils pussent un jour disparaître, et malgré soi, en rêvant à leur ombre, on se reportait vers les temps passés. La mer, la grande mer s'étendait à leurs pieds et berçait le cœur dans une vague espérance. L'horizon sans limite où l'œil ravi se perdait dans le bleu du ciel et le bleu de l'eau, semblait à l'âme la frontière d'un pays nouveau, d'une terre promise, inconnue et chérie.

Mme Olga ne voyait dans ces splendeurs que le cadre de ce qu'elle appelait des luttes et des malheurs.

Si elle en avait été capable, elle aurait pu puiser les plus graves enseignements dans sa situation. Elle se trouvait au terme de sa première grossesse, et bientôt elle allait avoir des devoirs nouveaux. M. de Mons, malgré l'étourdissement que lui donnait—le jeu de la Bête—fut arrêté sur cette pente. Il négligea Mme Forcadoc et se rapprocha de sa femme. Il était d'ailleurs trop galant homme pour ne pas prendre vis-à-vis d'elle les ménagements que réclamait sa situation. Mme Olga crut alors avoir remporté la victoire, et, fière de son triomphe, elle en usa pesamment. Elle traita son mari en vaincu, l'enchaîna à son char, comme disent les vieux romans, et ne chercha même pas s'il n'y avait pas quelque moyen d'assurer pour l'avenir une si douce situation.

On est souvent étonné de voir des femmes, qui passent pour avoir de l'esprit, n'user d'aucune intelligence dans l'exercice de leur souveraineté. Elles veulent régner et le font stupidement. Dans leur conduite envers leur mari, elles méconnaissent l'âme et vivent dans une ignorance absolue des moyens d'action que l'on peut avoir sur elle.

Cependant l'homme est divisé par deux tendances contraires. Il peut monter, il peut descendre, et il

désire l'un et l'autre. Les femmes dangereuses sont celles qui, ayant un instinct secret des tendances de l'âme, poussent celle-ci vers les ténèbres.

Toute l'intelligence des autres femmes doit donc se porter vers cette science de l'âme, qui consiste à connaître ses secrètes tendances vers les hauteurs. Toute leur force doit s'employer à les satisfaire; elles doivent monter, chercher la lumière, et de là, appelant à elles, elles doivent entraîner par un attrait plein de vie, reculant toujours vers des profondeurs plus éclairées et plus chaudes, et par l'attrait de la beauté attirer sans cesse vers la perfection et la délectation de la paix. La femme qui conquiert un tel empire est l'honneur de l'homme, elle l'augmente. Elle établit un règne de paix fondé dans l'amour et la vertu, établi dans la beauté. Elle fait vraiment l'union que Dieu a voulu; elle devient la chair, le sang et l'honneur de celui qui l'a choisie, et la division est sous ses pieds.

Mais Mme Olga de Fenouilly n'avait point été élevée dans ces principes. On lui avait cru suffisamment de religion, puisqu'elle allait à la messe le dimanche et que d'ailleurs elle ne se compromettait point. On lui avait enseigné quelques vertus mondiales et passives. Elle n'en connaissait point d'autres. Cependant les vertus actives sont seules vivantes intéressantes et fécondes.

La patience et la douceur, la résignation, l'abnégation, qui semblent les plus passives de toutes les vertus, quand elles sont pratiquées dans l'Esprit-Saint, ont la véritable figure du combat et de la victoire, plus, cent fois plus, que la vaillance, le courage et l'indignation.

Mme de Mons aurait pu en convaincre le monde et elle-même.

Qu'on ne s'étonne point de me voir mettre ici l'indignation au nombre des vertus. L'indignation est en rapport direct avec l'amour, et ne suppose pas la colère, mais bien la douceur portée à sa plus haute puissance. Elle est partie intégrante de la justice; elle est un attribut de Dieu, et les saints l'ont pratiquée en même temps que l'humilité et la tendresse. Nul ne peut aimer le bien s'il ne hait le mal, et nul ne peut aimer la justice sans indignation contre ce qui la trahit.

Mme de Mons, au milieu de ses luttes puériles et dangereuses avec Mme de Forcadoc, mit au monde un fils. Une nourrice fut appelée. La secrète raison de cette détermination fut que Mme de Mons jugea que les devoirs de la maternité la gêneraient dans la lutte entreprise et en compromettaient le succès.

Dès qu'elle fut rétablie, le jeu de la Bête recommença donc avec une furie nouvelle. Mme de Mons n'attirait pas assez en haut pour lutter avec avantage contre Mme de Forcadoc, qui attirait en bas. Et longtemps avant les événements qui survinrent, un observateur ne pouvait douter de l'issue de la lutte.

La nourrice choisie fut Madeleine, et Mme de Mons qui parlait quelquefois de la Providence, déclara